

XV

POST-SCRIPTUM

— Écrit en novembre 1830. —

Je ne sais quelle étrange pitié m'empêcha d'adoucir quelques expressions qui, lorsque je revis les épreuves des chapitres précédents me parurent trop dures. Les feuilles de mon manuscrit étaient déjà devenues d'un pâle bien jaune, pâle de mort, et j'avais conscience de les mutiler. Tout écrit de vieille date a acquis un semblable droit d'inviolabilité, et surtout ces pages qui appartiennent en quelque sorte à un passé bien ténébreux. Car elles avaient été écrites presque un an avant la troisième hégire bourbonienne, dans un temps plus dur que l'expression la plus dure de l'écrivain, dans un temps où tout semblait faire croire que la victoire de la liberté pouvait encore être retardée d'un siècle. C'était au moins chose inquiétante, de voir nos chevaliers allemands lever un front si assuré, faire peindre à leurs écussons pâlis, parader dans les tournois de Munich et de Potsdam avec l'écu et la lance, et caracoler fièrement sur leurs hauts destriers comme s'ils étaient

autant de preux de la vieille chevalerie féodale, ou même des héros de la table ronde du roi Arthur. Plus insupportables encore étaient les malicieuses et triomphantes ceillades de nos cafards qui savaient cacher sous le capuchon leurs longues oreilles, si habilement, que nous devions nous attendre aux tours les plus raffinés. On ne pouvait prévoir que les nobles chevaliers lanceraient leurs traits avec une si pitoyable maladresse, la plupart d'une façon lâche, ou du moins en arrière, comme des Baschkirs en fuite. On pouvait aussi peu se douter que l'astuce de nos cafards tournerait ainsi à leur honte... Hélas! c'est presque pitié de voir comme ils perdent leur meilleur poison, car, dans leur rage, ils nous jettent l'arsenic en blocs sur la tête, au lieu de le répandre par drachmes et avec douceur dans notre soupe. C'est pitié de les voir retourner les vieux langes de nos maillôts pour y déterrer l'ordure, et même exhumer les cadavres des pères de leurs ennemis pour voir si par hasard ils n'auraient pas été circoncis... Oh! les sots, qui se réjouissent d'avoir découvert que le lion appartient à la race féline, à la gente du chat, et qui tembourineront cette grande découverte d'histoire naturelle si longtemps qu'à la fin le grand chat se fâchera et leur prouvera par ses ongles son *ex ungue leonem*! Oh! les pauvres obscurants qui ne verront clair que lorsqu'ils seront suspendus à la lanterne! Il faudrait pour les chanter dignement, ces cagots imbéciles, que ma lyre fût montée avec du boyau d'âne!

Une volupté puissante me saisit ! Pendant que je suis assis, et que j'écris, la musique retentit sous ma fenêtre, et au courroux élégiaque de la majestueuse mélodie, je reconnais cet hymne marseillais avec lequel le beau Barbaroux et ses compagnons saluèrent la ville de Paris, ce ranz des vaches de la liberté, dont les accords donnèrent aux Suisses des Tuileries le mal du pays, ce chant triomphal de la Gironde mourante, notre vieux et doux chant de nourrice...

Quel chant ! Il me pénètre de feu et de joie, et allume en moi les étoiles les plus brillantes de l'enthousiasme et les fusées de la moquerie. Non, celles-ci ne manqueront pas au grand feu d'artifice du siècle... Les sonores torrents de l'enthousiasme se répandront du haut de mon cœur, en cascades hardies, comme le Gange se précipite de l'Himalaya. Et toi, excellente Satire, fille de la juste Thémis et de Pan aux pieds de bouc, prête-moi ton secours ! tu descends, toi aussi, par le côté maternel de la famille des Titans, et tu hais, ainsi que moi, les ennemis de ta race, les débiles usurpateurs de l'Olympe. Prête-moi le glaive de ta mère, afin que je la punisse, la détestable engeance, et donne-moi la petite flûte de ton père pour que je la fasse mourir sous le sifflet...

Déjà ils entendent ce sifflement mortel, et la peur panique les saisit, et ils recommencent à s'enfuir, sous la forme d'animaux, comme en ce jour où nous entassâmes Pélion sur Ossa...

On nous fait tort à nous autres pauvres Titans, quand on nous reproche la sauvage brutalité avec laquelle nous nous sommes rués à cet assaut du ciel... Hélas ! là-bas, il faisait bien sombre et bien horrible dans le Tartare : nous n'y entendîmes que les hurlements de Cerbère et le cliquetis des chaînes, et il faut nous pardonner si nous avons paru un peu grossiers, comparés à ces dieux comme il faut, raffinés et polis, qui, dans les clairs salons de l'Olympe, ont savouré de si bon nectar et les doux concerts des Muses.

Je ne puis écrire davantage, car la musique de la rue m'enivre le cerveau, et c'est toujours avec plus de force que monte vers moi le terrible refrain que vous savez.

.

Il me manque encore quelques pages pour remplir la dernière feuille de ce livre, et je saisis cette occasion pour vous raconter une histoire qui m'obsède depuis hier... C'est une histoire de la vie de l'empereur Maximilien. Mais il y a déjà bien longtemps que je l'ai entendue, et je ne m'en rappelle plus bien exactement les circonstances. De semblables choses s'oublient aisément quand on ne reçoit pas d'appointements fixes pour lire tous les semestres sur le même cahier les vieilles histoires à des étudiants. Mais qu'importe qu'on oublie les noms, les lieux et les dates des histoires quand on en a toujours présent à l'esprit le sens intime et la morale !

C'est justement celle-ci qui me revient en mémoire, et qui m'émeut jusqu'aux larmes. Je crains d'en devenir malade.

Le pauvre empereur avait été pris par ses ennemis et jeté dans une dure prison. Je crois que c'était en Tyrol. Il était assis là seul avec son affliction, délaissé par ses chevaliers et par ses courtisans, aucun d'eux ne vint à son aide. J'ignore s'il avait alors déjà cette figure chagrine que nous lui voyons dans les tableaux de la seconde période de sa vie. Mais il est hors de doute que cette grosse lèvre inférieure qui annonce le dédain pour les hommes et qu'on trouve chez tous les princes de la maison de Habsbourg, ressortait en ce moment plus fortement encore que sur ses portraits. Ne devait-il pas bien mépriser les gens qui avaient fretillé d'un air si dévoué autour de lui sous le soleil brillant de la fortune et qui l'abandonnaient maintenant seul dans le malheur et dans l'obscurité? Tout à coup s'ouvrit la porte de sa prison; un homme enveloppé d'un manteau y entra, et quand ce manteau fut rejeté, l'empereur reconnut son fidèle Kuntz de Rosen, le fou de la cour. Celui-ci lui apportait des consolations et des conseils, et c'était le fou.

O patrie allemande! ô cher peuple allemand! je suis ton Kuntz de Rosen. L'homme dont l'emploi était de te faire passer le temps, et qui n'avait qu'à te réjouir aux bons jours, pénètre dans ta prison au jour du malheur: ici, sous mon manteau, je t'apporte ton bon sceptre et

ta belle couronne... Ne me reconnais-tu pas, mon empereur? Si je ne puis te délivrer, je veux au moins te donner des consolations, et tu auras près de toi quelqu'un pour te parler de tes douleurs poignantes et t'inspirer du courage, quelqu'un qui t'aime, et dont les meilleures plaisanteries et le sang le plus pur sont à ton service. Car toi, mon peuple, tu es le véritable empereur, le véritable maître du pays... Ta volonté est souveraine et bien plus légitime que ce bon plaisir avec ses vêtements de pourpre qui invoque un droit divin sans autre garant que les huiles de charlatans tonsurés... Ta volonté, mon peuple, est la seule source légitime de toute puissance. Encore que tu sois dans les fers, ton bon droit l'emportera à la fin; le jour de la délivrance s'approche, une nouvelle ère commence... Mon empereur! la nuit vient de finir, et dehors brille la pourpre matinale.

— Kuntz de Rosen, mon fou, tu te trompes, tu prends peut-être une hache étincelante pour le soleil, et l'aurore n'est autre chose que du sang.

— Non, mon empereur, c'est le soleil, quoiqu'il se lève à l'occident... Pendant six mille ans, on l'a toujours vu se lever à l'orient, il est bien temps aujourd'hui qu'il change sa marche.

— Kuntz de Rosen, mon fou, tu as perdu les clochettes de ton bonnet rouge, et il a ainsi un étrange aspect, ton bonnet rouge.

— Ah! mon empereur, l'idée de votre infortune m'a

fait abandonner à des mouvements si furieux, si désordonnés, que les clochettes de la folie sont tombées de mon bonnet, mais il n'en est pas devenu plus mauvais pour cela.

— Kuntz de Rosen, mon fou, qu'est-ce qui se brise et craque là dehors?

— Soyez tranquille! c'est la scie et la hache du charpentier, et bientôt seront brisées les portes de votre prison, et vous serez libre, mon empereur!

— Suis-je réellement empereur? Hélas! c'est le fou qui le dit.

— Oh! ne soupirez pas, mon cher maître, l'air de la prison vous a rendu craintif; quand vous aurez recouvré votre puissance, le sang hardi de l'empereur coulera de nouveau dans vos veines et vous serez fier comme un empereur, et arrogant, et gracieux, et injuste, et souriant, et ingrat comme le sont les princes.

— Kuntz de Rosen, mon fou, quand je serai redevenu libre, que feras-tu?

— Je rattacherai alors de nouvelles clochettes à mon bonnet.

— Et que devrai-je faire pour récompenser ton fidèle dévouement?

— Ah! mon cher maître, ne me faites pas tuer

